

Les mots de la guerre

- **Culture de paix** : corpus de représentations où se lit un refus de la brutalité de la guerre.

- **Point historiographique :**

Culture de guerre ou culture de paix ?

La culture de guerre est un concept développé notamment depuis la fin des années 1990, défini par Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker comme un « corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde » (« Violence et consentement : la culture de guerre du premier conflit mondial », in Jean-Pierre Roux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle de la France*, Seuil, 1997) : une expérience guerrière où les seuils de violence ont été franchis et les pulsions exterminatrices intériorisées, un large consentement à la guerre, la haine de l'ennemi, bestialisé et barbare, et l'idée d'une croisade de nature eschatologique. La Première guerre mondiale serait ainsi la matrice du XX^e siècle. Cependant, certains historiens comme Rémy Cazals et Frédéric Rousseau contestent cette vision, qui s'appuierait sur un corpus étroit, restreint à une culture des élites et qui ne tiendrait pas compte des évolutions du conflit entre le consensus de 1914 et les situations nées de la guerre de tranchées à partir de 1915. Au contraire le concept de « culture de paix » permettrait de montrer la résistance des combattants à la brutalisation, et par là le développement de mouvements pacifistes avant même la fin de la guerre.

« Live and let live »

Dès les années 1980 (mais la traduction française ne date que de 2000), Tony Ashworth a montré que les combattants avaient mis en place un système pour contrer la violence exigée par la guerre de tranchées. Ne pas attaquer, c'est aussi éviter d'être attaqué, ce que déplorent certains officiers comme le jeune capitaine de Gaulle : « Cette guerre de tranchées a eu ce grave inconvénient d'exagérer chez tout le monde un sentiment contre lequel on est bien faible à la guerre. « Si je laisse l'ennemi tranquille, il me fichera la paix. » C'est déplorable. » Leonard Smith explique aussi qu'il faut se méfier des *official transcripts* : des rapports envoyés à la hiérarchie décrivent des patrouilles ou des assauts qui n'ont jamais eu lieu ! Récemment, des historiens français ont poursuivi ces pistes et montré qu'il existait des formes de sociabilité pour lutter contre l'ensauvagement : on se fait signe de tranchée à tranchée, on échange des cigarettes ou du vin, on participe à des concours de chant et de musique. La proximité des tranchées a évidemment joué : la toux des uns entraîne la toux des autres, les Alsaciens parlent aisément aux Français tout proches.

La sortie de guerre

Ce n'est que récemment que les historiens s'intéressent à la sortie de guerre : processus lent et complexe où les armes se taisent progressivement (printemps 1919 dans les Balkans), où les soldats sont démobilisés les uns après les autres (en France, la classe 1918 est totalement libérée en mars 1921) et où les sociétés connaissent aussi ce que John Horn appelle une « démobilisation culturelle » avec la période de deuil, la déprise de la violence et la poussée de l'idéal pacifiste. La sortie de guerre met alors en œuvre une relecture du conflit, qui pose la question des responsabilités au regard des souffrances subies, et une reconstruction mythique, ce mythe de la guerre étant surtout essentiel pour les pays vaincus qui doivent trouver une justification aux morts. Là où George Mosse a voulu voir un après-guerre marqué par la brutalisation des combattants au cours du conflit (cf notion de brutalisation), d'autres historiens estiment au contraire que les formes du deuil collectif (héroïsation par des monuments, "trivialisation" à travers la production d'objets-souvenirs comme les douilles ou ironie émoissant la violence subie) montrent toute la valeur accordée à la vie : la brutalité de la guerre n'entraîne par forcément une brutalisation des sociétés au lendemain du conflit.

Dès 1917, Henri Barbusse et Paul Vaillant-Couturier participent à la fondation de l'ARAC (Association républicaine des anciens combattants), d'autres créent l'UF (Union fédérale des anciens combattants) et bientôt l'UNC (Union nationale des combattants) plus conservatrice : mais quelles que soient leurs orientations politiques, elles développent toutes un pacifisme particulièrement affirmé, en France comme au Royaume-Uni. En revanche, il reste marginal en Allemagne : Otto Dix ne se dit jamais pacifiste, il faut attendre 1928 pour voir émerger quelques succès littéraires comme *À l'ouest rien de nouveau*, et le nombre d'adhérents des organisations pacifistes reste faible. Cependant, si la culture de guerre allemande reste plus prégnante, c'est sans doute moins dû à l'expérience combattante qu'à la situation du pays au lendemain du conflit, comme l'a montré Robert Gerwarth.

Références bibliographiques particulières

Tony Ashworth, *Trench Warfare, 1914-1918. The Live and Let Live System*, 1980

Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000

Bruno Cabanes et Edouard Husson (dir.), *Les sociétés en guerre 1911-1946*, A. Colin, 2003

Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Seuil, 2004

Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, Le cri d'une génération*, Privat, 2001

Robert Gerwarth, *Les vaincus. Violences et guerres civiles sur les décombres des empires, 1917-1923*, Seuil, 2017

John Horne, « Démobilisation culturelle après la Grande Guerre », *14-18. Aujourd'hui. Today. Heute*, éd. Noésis, 2002

Gilbert Merlio, « Le pacifisme en Allemagne et en France entre les deux guerres mondiales », *Les cahiers de l'IRICE* n°8, 2011.

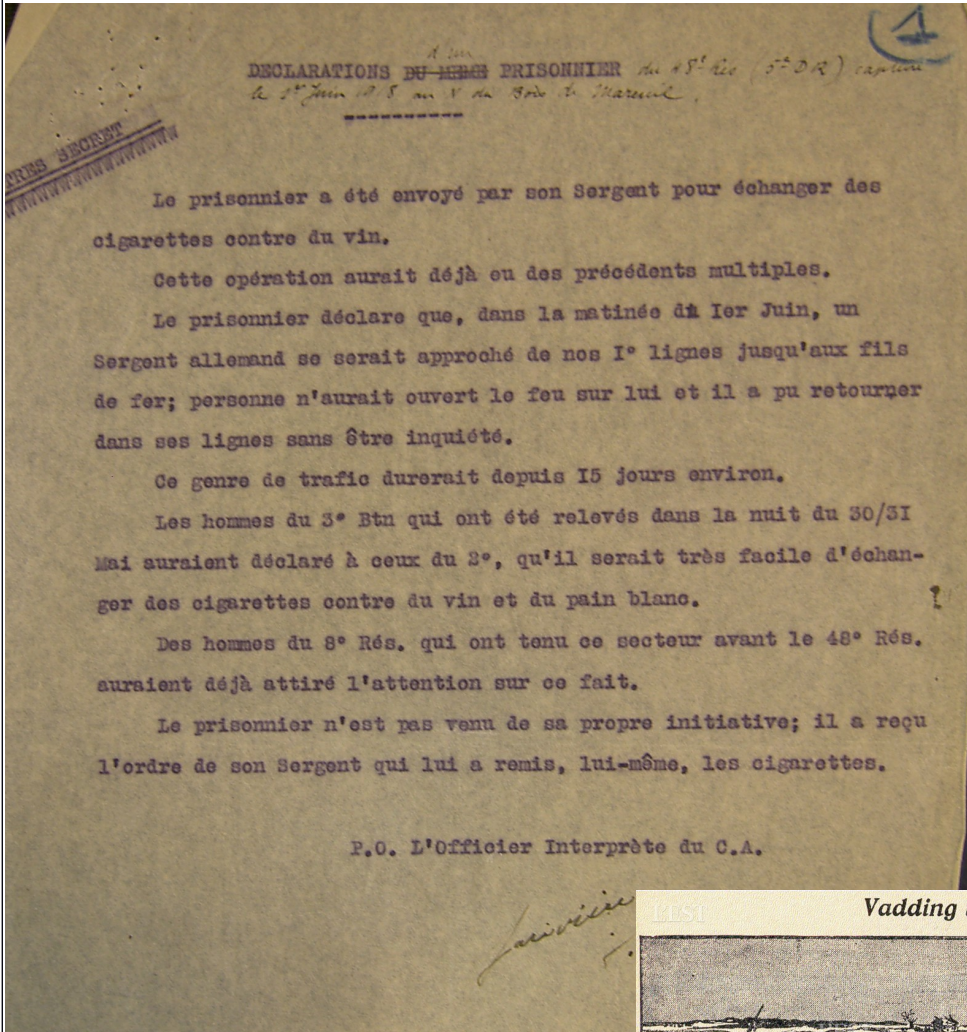
Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-20*, Gallimard, 1977

Les mots de la guerre

- **Document(s) :**

1ère proposition d'activité : La haine de l'ennemi ?

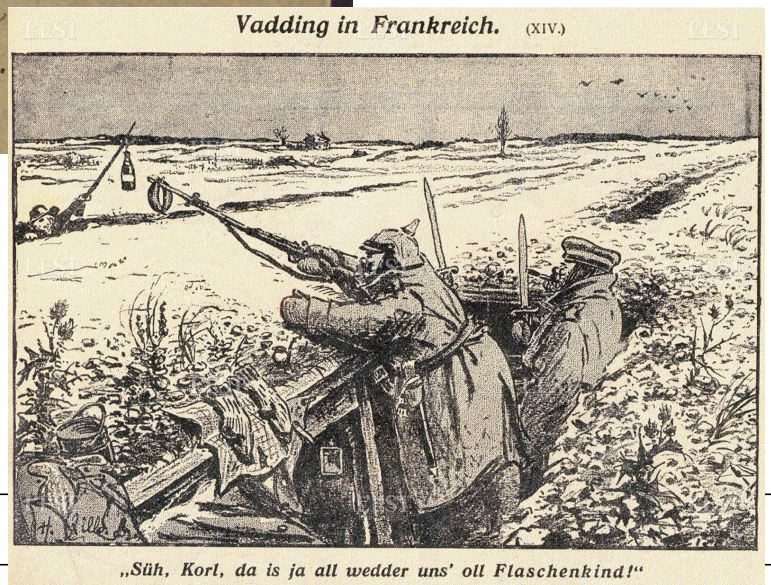
Doc. 1 : Document d'archive des armées, 1918



Ce rapport est issu d'une déclaration d'un prisonnier allemand : il rend compte des échanges entre certains soldats allemands et certains soldats français (cigarettes contre vin) en juin 1918, avec l'aval du sergent allemand. Mais ce trafic cesse lorsque le bataillon français est relevé, le suivant faisant prisonnier l'Allemand qui venait dans les lignes françaises.

Doc. 2 : Dessin de Heinrich Zille

Heinrich Zille est un dessinateur déjà âgé lorsque débute la Première guerre mondiale. Sa notoriété lui permet de faire publier la série de dessins *Korl und Vadding* dans le *Berliner Tageblatts*. Si les premiers dessins glorifient la guerre, Zille est plus critique à partir de 1916, mais ses dessins pacifistes ne trouvent guère d'échos et sont pour l'essentiel publiés après sa mort en 1929.



- **Piste(s) de mise en œuvre :**

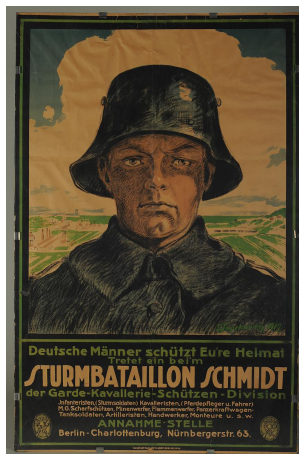
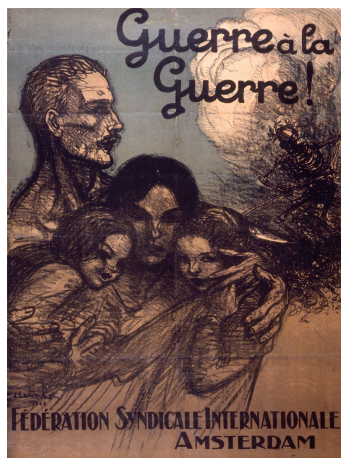
Objectifs : Mettre en relation deux documents pour étudier la guerre de tranchées ; montrer le travail de l'historien sur les « hidden transcripts » (expression de Tony Ashworth).

Déroulement : Après avoir décrit la vie dans les tranchées qui apparaît à travers les documents, on peut nuancer les idées récurrentes des élèves sur le rapport à l'ennemi, qu'on chercherait à anéantir de la manière la plus violente. Pour finir, on peut souligner que les relations amicales entre « ennemis » ont longtemps été condamnées et tuées par les autorités militaires (doc.1 : rapport resté secret) et les populations de l'arrière (non publication de certains dessins de Zille).

Les mots de la guerre

2ème proposition d'activité :

Doc. 1 : Monument aux morts de Brebotte (Territoire de Belfort), érigé en 1923, avec l'inscription « Plus de guerre ! » ou Doc. 2 : Affiche « Guerre à la Guerre » d'Alexandre Steinlein, coll. BDIC, 1922



Doc. 3 : Affiche de recrutement pour les Corps francs allemands, 1919 ou Doc. 4 : Photographie du massacre de Smyrne (1922), tirée du site internet de l'Armenian Genocide Museum-Institute (http://www.genocide-museum.am/fr/online_exhibition_16.php)

Objectifs : Comparer deux des documents mentionnés ci-dessus pour montrer dans quelle mesure les sociétés des pays belligérants ont accepté de voir les violences de la guerre perdurer au-delà de la fin du conflit ; évoquer le génocide arménien (abordé en classe de Troisième).

Déroulement de l'activité : Après avoir évoqué le traumatisme des soldats et le bouleversement des sociétés, il peut être intéressant de s'interroger avec les élèves sur les effets à plus long terme de la guerre, et leur prolongement au-delà des limites chronologiques du conflit. De ce point de vue, une discussion peut être engagée à partir de quelques documents assez rapides à appréhender et d'une question du type « Dans quelle mesure peut-on dire que la Grande Guerre a été la matrice des violences du XX^e siècle ? » ou plus simplement « Les sociétés qui ont connu les terribles violences de la Grande Guerre acceptent-elles de voir ces violences se prolonger au-delà de 1918 ? »

On pourra s'appuyer sur quelques-uns des documents mentionnés ici pour faire remarquer la diversité des choix opérés au lendemain de la guerre.

D'un côté, on a des documents qui montre une culture de paix : le **document 1** est un monument pacifiste (si ce type de monument aux morts reste relativement rare, le deuil collectif s'accompagne généralement en France de l'essor de mouvements pacifistes, nés avant la guerre ou parmi les anciens combattants) ; le **document 2** est une affiche réalisée en 1919 par le célèbre dessinateur Alexandre Steinlein pour la Fédération syndicale internationale, l'Internationale d'Amsterdam : les hommes doivent protéger leur famille des effets de la guerre, symbolisée par la Mort qui porte des feuilles de laurier en sortant d'une fumée rappelant les bombardements par l'artillerie.

D'un autre côté, on peut utiliser des documents illustrant la perpétuation des violences de guerre : le **document 3** montre le prolongement des violences de guerre dans la société allemande : une partie des anciens soldats ou les jeunes gens qui n'ont pas eu l'occasion de partir au front (l'affiche figure d'ailleurs un très jeune homme) cherchent à compenser la défaite par une victoire contre les bolchéviks (qui ont pris le pouvoir en 1917 et cherchent à s'imposer en Russie ou en Ukraine jusqu'en 1922) et bientôt leurs alliés supposés, les juifs. Ils sont aussi utilisés par le gouvernement allemand pour réprimer l'agitation spartakiste en Allemagne. Cependant, de nombreux vétérans ne souhaitent pas combattre après la fin des hostilités. Le **document 4** permet de revenir sur le génocide arménien déclenché en 1915 et la politique nationaliste du gouvernement turc, et sur les massacres des populations non-turcophones, ici les Grecs de l'ancien Empire ottoman : à la suite de la guerre gréco-turque (1919-1922), les populations grecques sont massacrées comme ici à Smyrne. Les « atrocités », qui renvoient à celles de l'Allemagne en Belgique ou dans le nord de la France, réapparaissent donc en 1922 en Turquie, comme ailleurs en Europe de l'Est.

Le mythe du coup de poignard dans le dos, largement développé par les nazis, ne peut donc expliquer à lui seul les violences qui perdurent dans une partie de l'Europe et dans le monde turc. L'analyse de certains historiens aujourd'hui met plutôt l'accent sur la décomposition des États à la fin de la guerre : les violences se prolongeraient dans les pays qui connaissent le resurgissement de la question nationale à la suite de l'effondrement des Empires en 1918 et des tensions sociales très fortes.

Les mots de la guerre